

HOMMAGE A HENRI BERR pour ses quatre-vingts ans *

PAROLES DE LUCIEN FEBVRE,
Professeur au Collège de France

Mon cher ami,

Vous avez eu — avant-hier, je crois — vos quatre-vingts ans. Nous n'avons pas voulu que cet anniversaire se passe sans que quelques-uns de vos amis les plus fidèles et les plus proches ne se réunissent et ne saisissent l'occasion de vous dire ici, sur votre champ de bataille, sans appareil mais en toute profonde sincérité, quelques-unes des choses qu'ils pensent depuis bien longtemps, qu'ils se retiennent de dire, et qu'il faut pourtant bien qu'ils vous disent une fois.

Mon cher ami, nous sommes peu nombreux dans cette salle. Nous l'avons voulu ainsi. L'heure n'est pas, pour mille raisons trop évidentes, aux grandes réunions, aux larges et bruyantes manifestations publiques. Nous sommes peu nombreux. Et quelques-uns, parmi vos plus anciens amis, manquent, retenus par leur travail ou leurs obligations — quelques-uns qui m'ont écrit, comme Paul Boyer, comme Louis Réau, quelques-uns qui vous ont télégraphié, comme Paul Langevin, pour s'associer de cœur avec nous tous et pour que je vous le dise. Nous sommes peu nombreux. Mais ce n'est qu'une apparence. Car nous représentons ici, tout à la fois et vos amis et vos obligés. Vos amis, c'est-à-dire, heureux

* Malgré les risques d'une « réunion de plus de trois personnes » pour laquelle aucune autorisation n'avait été sollicitée, les amis d'Henri Berr avaient tenu à se réunir, au Centre de Synthèse le mardi 2 février 1943 à 15 h 30, pour fêter ses quatre-vingts ans. H. Berr ignorait tout de cette initiative et s'attendait à écouter une communication de Lucien Febvre sur le mot et l'idée de « civilisation ». En fait, celui-ci prononça les paroles reproduites ici : à l'époque imprimées clandestinement et à un très petit nombre d'exemplaires, elles sont fort peu connues.

homme qui n'avez point d'ennemis, tous ceux qui vous ont approché au cours de votre longue carrière, au cours de cette grande ambassade de la science, qu'avec la collaboration discrète, attentive et souriante de la chère Mme Berr vous avez menée à bien sans défaillance. Vos obligés : c'est-à-dire tous ceux qui, à des degrés divers, ont profité de votre labeur et de vos initiatives.

Je me rappelle bien souvent, mon cher ami, je me rappelle avec une particulière insistance aujourd'hui, les premières, les lointaines circonstances de ma rencontre avec vous. C'était tout près d'ici, 12, rue Sainte-Anne, au siège de la *Revue de Synthèse historique*. On entrait, et dans un petit cabinet assez étroit, maussade et noir, on trouvait, derrière un bureau, un homme jeune, svelte, d'une mise sobre mais élégante, avec une grande barbe si foncée qu'elle a bien de la peine, aujourd'hui, à se mettre au gris. Beaucoup de visites toujours, dans le petit cabinet. Des jeunes et des anciens. A gauche, je le vois encore, parfois endormi et silencieux en apparence, puis brusquement éveillé, vif, pétulant, l'habitué des habitués, Paul Lacombe, original esprit qui a tenu sa partie avec autorité dans les premiers concerts de la Synthèse. En face de lui, souvent, Félix Mathieu, le légendaire Mathieu, un autre original, un de ces puits de science, sans fond, mais qui ne rendent jamais leur eau. Et, beaucoup plus proche de moi dans le temps, comment ne pas évoquer le souvenir du pauvre Abel Rey, si brutalement enlevé à la vie et à ses travaux? On se frayait un passage au milieu des chaises. Et si petit jeune homme, si mince débutant que l'on fût, on connaissait votre accueil. Une parfaite bonne grâce, certes; une parfaite cordialité; bien plus : un élan. Cet élan de l'esprit vers l'esprit, qui se sent tout de suite; cet appétit, ce fraternel respect de l'homme qui cherche pour l'homme qui vient chercher... Comme on vous en savait gré, mon cher ami, de cet accueil! Comme on sortait de chez vous réconforté, soulagé, plus riche de confiance dans la vie, plus décidé à la rendre utile et belle, à la féconder par son labeur!

Cet élan, c'est lui qui a animé toutes vos entreprises. C'est lui qui leur a donné leur accent et leur prix, conféré leur vertu. Il y a bien des collections de livres chez les éditeurs de Paris. Il n'y a qu'une *Evolution de l'Humanité*. La glorieuse *Evolution*, qui a fait naître déjà, au milieu de cinquante volumes tous honorables et bienfaisants, une dizaine

de livres hors pair; la glorieuse *Evolution* qui, à elle seule, a compensé tant de faiblesses, d'abandons, de dénigrement, de sottises d'un pays acharné à se démolir lui-même; la glorieuse *Evolution* qu'on rencontre partout, dans les bibliothèques du monde, et qui y porte fièrement les couleurs de la France.

Et de même, il y a bien des revues en France. De savantes revues. Mais il n'y a, au seuil du xx^e siècle, qu'une *Revue de Synthèse Historique*. Quand on fera l'histoire de l'Histoire, mon cher ami, soyez tranquille : elle y trouvera sa belle page, sa grande page. Mais ce que je veux dire de plus, c'est qu'elle a été autre chose qu'un appel à l'intelligence, qu'une perpétuelle insurrection contre tout ce qui brise l'unité de l'esprit humain, contre toutes les cloisons qu'on prétend maintenir entre ses lobes : elle a été, et de par votre grâce, une réunion d'hommes, active, vivante, agissante, conquérante. Elle a été un centre, dans toute la force du terme. *Centre*, mot que vous aimez, d'instinct. Elle a été un *foyer*, comme toutes les œuvres que vous avez su créer — ce qui est beaucoup — et faire durer, ce qui est bien plus encore. Et tous, tant que nous sommes, qui avons passé par là, qui vous avons vu à l'œuvre, qui vous avons apporté l'appui de nos jeunes forces — tous : dans tout ce que nous avons fait exister, dans tout ce que nous avons tenté, nous aussi, pour la science et pour ses progrès, nous vous avons rendu hommage, mon cher ami, en empruntant au grand foyer que vous avez allumé, de quoi réchauffer nos entreprises, qu'elles s'appellent, je le dis en mon nom, les *Annales d'Histoire Economique et Sociale*, ces Annales que j'ai créées avec l'un de ceux, Marc Bloch, qui, vous le savez, regretteront le plus de n'avoir point été, ce soir, avec nous — ou qu'elles s'appellent encore l'*Encyclopédie Française*...

Mon cher ami, je parle... Et plus je vais, plus je m'absous moi-même de l'innocente supercherie par quoi nous vous avons attiré ici, dans ce guet-apens. Je devais, vous a expliqué mon complice André Tolédano — qui a été comme toujours la cheville ouvrière de cette réunion — je devais traiter ce soir, au Centre, du mot *Civilisation*. Beau mot. Belle chose. Spécifiquement française. Je veux dire — ayons donc l'orgueil des grandes choses que nous avons conçues, que nous avons réalisées — belle chose donnée à l'Europe, belle chose donnée au monde par la France. Plus belle de n'être plus pour nous,

depuis trois ans, qu'une espérance, un de ces mirages flottants qui vous déçoivent au-dessus des déserts balayés par la tempête. Civilisation : mais vous voyez bien que je remplis mon programme, et que je ne vous ai point trompé, puisque je parle de vous, et de tout ce que vous avez fait pour elle...

Civilisation, mot abstrait. Mais qui veut savoir ce que, derrière ce mot, il peut tenir de réalité humaine, de réalité concrète, qu'il vienne assister à vos *Semaines de Synthèse*. Je reverrai toujours, pour ma part, je crois bien, la saisissante séance de discussion qui clôtura l'une des plus riches parmi ces Semaines : celle qui fut consacrée, en 1933, aux notions de Science et de Loi scientifique. Il y avait là (je ne parle que des absents) Gonseth, mathématicien de Zurich; Mineur, astronome, et Bauer, physicien; Cuénot, biologiste; Piéron et Wallon, psychologues; Halbwichs, sociologue, et Brunschvicg, philosophe. Il y avait ces deux chers disparus : Abel Rey, plus brillant, plus en forme alors que jamais, et François Simiand, au regard si prenant, au regard teinté de mélancolie profonde comme ceux qui doivent mourir trop tôt. Il y avait, présidant cette magnifique assemblée de grands esprits, tous maîtres dans leur domaine, Langevin, notre grand et cher Langevin, le plus grand de nos philosophes scientifiques à cheval sur les deux siècles. Et j'étais là aussi, historien. Modeste comme il convient. Modeste de la modestie d'une discipline qui n'a pas encore trouvé sa forme scientifique; modeste de la modestie de nos réalisations, comparée à la grandeur de nos buts. J'étais là et j'écoutais ces hommes qui cherchaient, en toute ardente bonne foi, à délimiter, à cantonner, à mesurer avec précision les ravages que la grande poussée de la physique moderne venait de faire dans nos théories. Et voilà que, de ce concert de voix habituellement isolées et qui ne s'écoutaient guère, sortait une harmonie : voilà qu'elles disaient les mêmes mots, avec des accents différents; voilà qu'elles rendaient sensible à tous, humainement sensible, l'unité fondamentale de l'esprit humain. Grande leçon, cher ami, qui grâce à vos initiatives, cessait d'être pour nous — qui a cessé, à tout jamais, d'être une leçon abstraite. Elle a, si je puis dire, pris figure d'homme. Et ceux qui ont assisté à cette féconde séance, verront toujours, comme moi, ces beaux yeux de savants attentifs, clairs et par instants rêveurs, suivre leur propre

pensée ou la pensée des autres, et refléter en eux, à la fois, les promesses de leur raison critique et les élans de leur mystique savante...

Unité de l'esprit humain. Mon cher ami, quand nous avons voulu que, de cette manifestation, vous conserviez un souvenir plus durable que ces quelques mots, ce n'est pas sans raison que nous avons choisi finalement ce buste de Descartes, tel que pouvait nous le livrer la Manufacture de Sèvres. Il nous a semblé qu'il ferait bien chez vous, en face de vos vieilles éditions de Gassendi, Descartes, ce Descartes dont vous avez si bien parlé dans votre *Hymne à la Vie*. Descartes, « l'annonciateur de la grande aventure humaine ». Descartes, dont vous avez tiré, pour vous et pour nous, de si belles leçons d'optimisme...

Optimisme : le mot que je serais impardonnable de ne pas prononcer ici, devant vous, en terminant ces quelques mots destinés à matérialiser le témoignage que nous vous devons. Optimisme, votre grande force, votre beau secret. Optimisme... Et laissez-moi relire en terminant, ces quelques mots de vous. Ils ont été écrits, il y a longtemps. Ils ont paru à une heure singulièrement trouble. Ils disent, ces mots, mieux que je ne saurais le dire, la dernière, la plus forte, la plus haute des raisons pour quoi nous vous aimons, ces mots que vous avez livrés au public en avril 1942 :

« Je ne puis croire que la guerre doive être éternelle. Je ne puis croire qu'elle soit, seule, génératrice d'énergie et d'héroïsme. Je ne veux pas croire que l'unité humaine soit une chimère, l'« humanité » un mot. Sans doute, un aspect du passé humain, ce sont les luttes, les invasions, les écroulements ou les morcellements d'empires; mais, malgré tout, le trait dominant de l'histoire, c'est la solidarité des groupes humains, qui se resserre sans cesse, d'une façon presque mécanique, c'est l'avènement d'une complexe et commune civilisation matérielle, en attendant la définitive civilisation morale, l'authentique « Sainte Alliance ». Sans doute, entre les peuples, comme entre les individus, les partages sont inégaux : mais l'égalité que la nature ne connaît pas, dans la mesure où elle est réalisable, doit s'établir par la raison, par la justice, non par la violence. » (*L'Hymne à la Vie*, p. 192.)

Voilà ce qui me permet de résumer, mon cher ami, notre sentiment commun à tous dans un seul mot. Voilà qui me permet de vous dire : merci.